

Comme peinture fantaisiste du Tartare, c'est superbe ; mais c'est triste, comme description véridique d'un pays, qui ignore les serpents aussi complètement que l'Irlande.

Tout le " Voyage en Amérique " est agrémenté de pareils renseignements. Je ne lui conteste pas la magie du style, la richesse des images et l'éclat des métaphores. Exemple :

" Minuit. Le feu commence à s'éteindre, le cercle de sa lumière se rétrécit. J'écoute : un calme formidable pèse sur ces forêts ; on dirait que des silences succèdent à des silences. Je cherche vainement à entendre dans un tombeau universel quelque bruit qui décèle la vie. D'où vient ce soupir ? d'un de mes compagnons : il se plaint, bien qu'il sommeille. Tu vis, donc tu souffres : voilà l'homme."

Les pages comme celles-là ne manquent pas. Mais les ornements, après tout, ne sont que les peintures et les tableaux de la demeure ; en plusieurs endroits, j'en souhaiterais les murs plus forts et plus sains.

Châteaubriand, avec son génie, a contribué, plus que tout autre, à fausser sur les sauvages l'idée française et même européenne : son voyage fourmille d'erreurs. Il n'a pas vécu avec l'Indien ; il n'a pas compris sa manière de faire, ni de penser ; il a été crédule vis-à-vis de ceux qui le renseignaient, il a aimé l'extraordinaire. Trop souvent, il a fait du particulier une règle générale. *Atala* et les *Natchez* ne sont qu'une peinture des mœurs des blancs, du moins des mœurs romanesques, revêtues d'un vernis de sauvagerie. Cependant, je ne crois pas qu'il ait menti de propos délibéré ; quand il décrit ce qu'il a vu, sa poésie est frappante de vérité ! Exemple :

" Il faut que je vous raconte ce qui s'est passé hier matin chez mes hôtes. L'herbe était encore couverte de rosée ; le vent sortait des forêts tout parfumé, les feuilles du mûrier sauvage étaient chargées de cocons d'une espèce de ver-à-soie, et les plantes à coton du pays, renversant leurs capsules épanouies, ressemblaient à des rosiers blancs. Les Indiennes s'occupaient de divers ouvrages, réunies ensemble au pied d'un gros hêtre pourpre. Leurs petits enfants étaient suspendus dans des réseaux aux branches de l'arbre ; la brise des bois berçait ces couches aériennes d'un mouvement presque insensible. Les mères se levaient de temps en temps pour voir si leurs enfants